

Petite revue de philosophie

La vision comme connaissance de soi

Pierre Bertrand

Volume 10, Number 1, Fall 1988

La connaissance de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103999ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103999ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1988). La vision comme connaissance de soi. *Petite revue de philosophie*, 10(1), 1–18. <https://doi.org/10.7202/1103999ar>

La vision comme connaissance de soi

Pierre Bertrand

Dans la connaissance de soi, il y a le soi, et il y a la connaissance.

Le soi

Le soi est-il différent du monde? Le soi est-il individuel, ou universel? Se connaître soi-même, est-ce connaître tous les autres, et est-ce connaître le monde?

Pendant longtemps, l'être humain s'est perçu comme différent de tout le reste. L'histoire de cette séparation est longue. Essentiellement, l'être humain serait un être à part, meilleur ou pire que le reste, selon les théories en présence, créé par Dieu ou par le Diable, plus intelligent ou plus stupide que le reste de la création. Je pense que cette vision doit être dépassée aujourd'hui. L'être humain est de même étoffe que le reste du monde, les forces aux prises dans l'être humain, et entre êtres humains, sont les mêmes qui se retrouvent dans la Nature ou le Cosmos, Nature étant prise ici au sens que lui donne Spinoza, *Deus sive Natura*. L'homme est créateur, comme la nature est créatrice. L'homme peut connaître le monde parce qu'il est fils du monde, une partie de celui-ci. Les structures de notre cer-

veau ont prises sur les structures du monde, car elles en font partie. Les guerres qui se déroulent entre les humains se déroulent également à l'échelle du cosmos, entre les éléments constitutifs, l'eau et le feu, etc. L'être humain est certes différent des autres êtres, mais comme une main est différente d'un pied, c'est-à-dire que cette différence implique un *continuum*, un ensemble de connexions qui font en sorte que l'ensemble des êtres font partie du même monde. On a jusqu'à maintenant trop insisté sur la singularité de l'être humain, et on n'a pas été assez sensible au fait que l'être humain est d'emblée en contact avec le monde, qu'il est à plusieurs égards un miroir de celui-ci. De même que la perception nous met d'emblée auprès des choses, nous fait voir, sentir, entendre, toucher, percevoir les choses là où elles sont, la mémoire nous met directement en contact avec le passé, nous transporte dans le temps, nous fait nous souvenir du passé là où il est, c'est-à-dire dans le temps. En son essence profonde, l'être humain est *ouverture*, c'est-à-dire que, psychologiquement parlant, l'être humain *est* le monde même, sans qu'il y ait de division ou de séparation entre l'observateur (le soi) et l'observé (le monde). La connaissance de soi passe ainsi par la connaissance du monde. On l'a dit assez clairement : comment l'être humain pourrait-il prétendre connaître le monde s'il ne se connaît pas lui-même, puisque *ce qui connaît* est déterminant dans ce qui est connu; et à l'inverse, puisque l'être humain est ouverture sur le monde, comment pourrait-il se connaître sans connaître celui-ci. Même la séparation entre l'homme et le monde fait partie du monde, même la singularité, la spécificité de l'homme fait partie du monde, et n'existent pas qu'en ce qui concerne l'homme, mais les autres êtres du monde.

Ce que nous disons ici des relations entre l'homme et le monde vaut également des relations entre l'homme et l'homme. Le rapport à l'autre est premier par rapport au

rapport à soi. C'est ce qu'on indique quand on définit l'homme comme un animal social. La société n'indique pas que l'organisation sociale, mais l'ensemble des rapports humains. Or, ceux-ci sont constitutifs de toute individualité, de toute subjectivité. Un individu isolé est un pur être de raison, une simple fiction. Nous sommes faits de nos contacts, de nos connexions avec les autres êtres humains, autant qu'avec le reste du monde. Même ce sentiment d'isolement, d'individualité est le propre de tous les êtres humains : il s'agit d'une structure commune. Le soi individuel est un soi collectif, le soi singulier est aussi un soi universel. La connaissance de soi est aussi connaissance des autres, comme elle est connaissance du monde, dans leur structure fondamentale. Mais ici la question se pose : que doit-on entendre par connaissance?

La connaissance

La connaissance a longtemps été comprise comme une maîtrise, un contrôle, une espèce de possession. Mais dans ces sens, la connaissance implique une séparation entre ce qui connaît et ce qui est connu. Il s'agit d'une connaissance analytique, scientifique dans la mesure où celle-ci implique une division entre deux termes, un sujet et un objet. Le concept même de connaissance de soi implique une connaissance, un contact autrement plus immédiats, plus intenses. Car même si on en reste à la littéralité de la connaissance de soi, le génitif «de» pose lui-même problème. Le soi peut en effet être compris comme l'objet de cette connaissance en même temps que comme le sujet : c'est le soi qui est connu, mais c'est aussi le soi qui connaît. S'agit-il du même soi? S'il ne s'agit pas du même soi, le concept de connaissance de soi perd son sens, car il y aura toujours un décalage quelconque, soit temporel, entre un présent qui connaît et un passé qui est connu, soit structurel, entre un sujet qui regarde et un objet qui est regardé.

La connaissance impliquerait séparation entre le sujet et l'objet de la connaissance, et il y aurait toujours un plus, un surplus, *qui ne serait pas connu*, et qui serait l'acte même de connaître. Le soi a beau se connaître du mieux qu'il peut, du moins ne se connaît-il pas en tant même qu'il connaît. Cette aporie, ou ce paradoxe, se retrouve d'une manière particulièrement visible quand il s'agit de connaître le cerveau. On a beau connaître le cerveau du mieux qu'on peut, c'est encore le cerveau qui connaît, et cet acte même de connaître échappe à la connaissance. Et compte tenu du fait que cette part est peut-être la plus importante, on ne peut jamais diresérieusement qu'on connaît le cerveau. Comme le cerveau semble être l'organe principal de l'être humain, cet exemple est plus qu'un simple exemple, et a une valeur exemplaire.

La connaissance de soi, pour se réaliser, exige donc une approche autre, plus intense, plus immédiate. Il faut dire immédiatement que lorsqu'on a à faire à un objet aussi complexe que le soi (et par voie de conséquence, les autres et le monde), on ne peut penser résoudre cette question de la connaissance de soi d'une manière définitive. Nous naviguons ici en eau très trouble, et seul un Dieu, s'il existe, pourrait trancher le débat. Nous ne pouvons que tâtonner, essayer, expérimenter, risquer. Il faut dire également qu'il existe plusieurs niveaux auxquels le problème peut être abordé, comme il existe plusieurs types ou niveaux de connaissance. Une connaissance à un niveau physique, chimique, physiologique, psychologique, spirituel, religieux, sans qu'il y ait nécessairement une hiérarchie montante entre ces niveaux. Nous ne faisons ici cette remarque que pour indiquer qu'aucun niveau ne peut prétendre à l'exclusivité. Tous les niveaux ont sans doute leur raison d'être et leur nécessité et contribuent à fournir des éléments de connaissance essentiels.

Mais si la connaissance de soi comme telle a un sens, il faut que le soi qui connaît et le soi qui est connu soit le même soi, de sorte qu'il n'y ait pas toujours un surplus qui excède constamment le connu, mais un rapport direct et immédiat de soi à soi. Or, dans la mesure où la pensée ne peut fonctionner que dans une division entre le penseur et le pensé, ce qu'illustrent l'ensemble des approches scientifiques en même temps que la structure même du langage, qui équivaut en fait à la pensée même, le programme de la connaissance de soi ne peut être mené à terme que par une instance plus profonde, plus fondamentale, que la pensée. On peut donner à cette instance le nom non pas d'un organe, ou d'une partie de l'être humain, car la question se poserait en ces nouveaux termes : comment une partie pourrait-elle connaître le tout? Bergson et Nietzsche ont insisté sur ce point : comment la pensée, qui est une émanation de la vie, pourrait-elle connaître adéquatement celle-ci; comment de façon générale une partie de la vie pourrait-elle porter un jugement d'ensemble sur celle-ci¹. Le tout échappe à la partie, comme le soi qui connaît échappe au soi connu, c'est-à-dire l'excède. Il faut donc donner à cette instance le nom d'un *acte* qui puisse être celui du soi entier : par exemple, le concept de *Vision*, à la condition de la prendre comme un pur acte, c'est-à-dire sans faire intervenir *ce* qui voit et *ce* qui est vu. En prenant la Vision comme un acte pur, on implique que ce qui voit *est* ce qui est vu, la Vision ayant le pouvoir de dissoudre le sujet et l'objet, pour subsister seule comme Acte. C'est en direction de cet Acte,

1. «Notre pensée, sous sa forme purement logique, est incapable de se représenter la vraie nature de la vie [...] Créée par la vie, dans des circonstances déterminées, pour agir sur des choses déterminées, comment embrasserait-elle la vie, dont elle n'est qu'une émanation ou un aspect?» (Bergson, *L'évolution créatrice* dans *Œuvres*, Paris, PUF, Édition du centenaire, 1959, p. 489-490). «La valeur de la vie ne saurait être évaluée. Pas par un vivant, car il est partie, et même objet du litige, et non juge; pas davantage par un mort, pour une tout autre raison.» (Nietzsche, *Crépuscule des Idoles* dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, t. VIII, Gallimard, 1974, p. 70).

de cette Vision, que converge toute la philosophie de Krishnamurti. Compte tenu de son intensité, il est extrêmement difficile de décrire, encore plus de définir, cette Vision. Et qui plus est, toute description ne peut jamais être la Vision elle-même. Il s'agit sans doute d'une expérience de nature mystique (bien que les étiquettes à ce niveau aient toutes quelque chose de grossier et d'approximatif). Dans la Vision, il semble que la connaissance de soi signifie paradoxalement qu'il n'y a plus d'instance à connaître, pas plus de soi à connaître que de soi qui connaît. Le soi s'est plutôt fondu dans la vision, celle-ci subsiste seule comme acte impersonnel, ce qui lui permet d'être à la fois connaissance des autres et du monde, mais non pas d'une manière analytique ou discursive. Il s'agit d'une sorte de connaissance bien étrange, fort singulière, qui a peu à voir avec notre concept coutumier de connaissance. Il faut l'expérimenter pour savoir en quoi elle consiste, ce qui n'est pas une façon de se défilier, ou de renvoyer la balle, mais de la décrire exactement. C'est comme si, justement, les barrières entre soi et soi (soi comme sujet d'énoncé et soi comme sujet d'énonciation) tombaient, comme tombaient les barrières entre soi et autrui, soi et le monde. Mais, les barrières tombant, c'est la dualité elle-même qui tombe, de sorte qu'on ne puisse plus parler de soi, d'autrui, ou du monde. À proprement parler, il n'y a rien qui regarde, qui voit, et donc ce qui est vu, le sujet étant dissous, ne peut pas non plus être un objet, et autrui et le monde n'ont de sens qu'en tant qu'objets, qu'en tant qu'ils s'opposent à soi. De même qu'il n'y a pas d'«être» qui voit, il n'y a pas d'«être» qui est vu, en tant que l'être est dans une structure de dualité, d'opposition, de séparation. Il s'agit d'un acte purement spirituel, l'âme ou l'esprit en tant qu'ils *ne sont pas* tout ce que nous connaissons ou pouvons connaître. Il n'y a même pas moyen d'être conscient d'une telle vision, ce qui serait réintroduire la dualité et la séparation. La vision est elle-même

la seule conscience, non pas conscience *de* quelque chose (niveau auquel en reste la phénoménologie), mais Conscience comme *Lumière immanente*, c'est-à-dire qui émane d'elle-même comme Esprit. La conscience de quelque chose s'inscrit encore dans une structure duelle, avec toutes les apories que cette structure implique quand il s'agit de connaissance de soi. Ou en d'autres mots, on peut dire que c'est le soi, autrui et le monde qui deviennent en eux-mêmes conscience, c'est-à-dire Lumière. Cette pensée que la Lumière est constitutive du monde (incluant en lui le soi et les autres), et n'émane pas d'une source extérieure à elle-même, n'est sans doute pas facile à saisir (d'où le caractère mystique qu'on lui prête). On la retrouve pourtant à l'intérieur de la tradition philosophique, notamment chez Bergson. Le Cosmos est lumière, et on ne peut même pas dire que cette lumière est vue, puisqu'elle est en elle-même Vision. C'est également cette conception qui ressort de l'étude entreprise par Deleuze du cinématographe, où l'image-mouvement et l'image-temps du cinéma est en elle-même Lumière et Vision. Nous sommes loin de la conception phénoménologique où la lumière est censée émaner de la conscience humaine qui, dans son ouverture, dans son caractère d'être conscience *de* quelque chose, jette son rayon lumineux sur son objet. Ici, la conscience *est* plutôt quelque chose, qui n'est pas une chose à proprement parler, mais lumière, rayonnement. C'est la raison pour laquelle la Vision, comme Conscience, comme Lumière, en tant qu'accomplissement de «la connaissance de soi», ne comporte plus de soi comme objet et/ou sujet, et n'est plus une connaissance à proprement parler, dans la mesure où celle-ci doit emprunter le chemin du discours et de l'analyse et s'inscrire à l'intérieur d'une dualité sujet-objet.

Si, dans le but de mieux faire saisir le caractère de cette vision, nous tentons de la traduire en un discours ana-

lytique, nous pourrions dire ceci. Ce n'est pas l'œil humain qui voit, qui regarde, mais la vision se trouve dans les choses mêmes. L'image se trouve déjà dans le monde, comme dit Bergson, «la photographie, si photographie il y a, est déjà prise, déjà tirée, dans l'intérieur même des choses». L'œil humain ne joue plus dès lors que le rôle d'un «écran noir» sur lequel l'image se détache². L'image se trouve dans les choses mêmes, et non sur la rétine, non dans le cerveau. Ou encore, le regard est déjà accompli à l'état virtuel, dans le monde, tout ce que l'œil humain accomplit c'est d'actualiser, pour l'être humain, le regard, ou l'image, ou la photographie déjà là. C'est ce que Deleuze, commentant Bergson, souligne lors d'une entrevue : «L'œil est déjà dans les choses, il fait partie de l'image, il est la visibilité de l'image. C'est ce que Bergson montre : l'image est lumineuse ou visible en elle-même, elle a seulement besoin d'un "écran noir" [...] qui réfléchit et réfracte la lumière³.» Dans cette perspective, c'est comme si l'être humain, par la Vision, se mettait simplement au diapason de l'univers, devenait lui-même, en son être essentiel ou spirituel, Lumière. Ce qui fait dire que la Vision n'est pas celle de quelque chose, ni celle de quelqu'un, mais *est tout ce qui est*, ce qui n'est pas nécessairement une façon adéquate de parler, car la Lumière préexiste à l'«être», en tant que celui-ci n'est plus que découpages d'ombre au sein de la lumière.

On rejoint ici ce que nous disions au début. L'être humain n'est pas fondamentalement différent du monde. Vivre c'est être d'emblée dans le monde, percevoir c'est se trouver d'emblée auprès des choses ou des images telles qu'elles sont, se souvenir c'est se transporter dans le temps lui-même. L'individualité est constituée de l'ensemble de

2. Bergson, *Matière et Mémoire*, *op.cit.*, p.188.

3. «La photographie est déjà tirée dans les choses», Entretien avec Gilles Deleuze, *Cahiers du cinéma*, n° 352, octobre 1983, p.39.

nos relations et connexions⁴. Donc, «se connaître» implique la saisie, la réalisation, non pas intellectuelle, discursive ou analytique de cela, mais *factuelle*, en l'occurrence spirituelle. Et c'est la Vision comme Lumière immanente, Conscience, en tant que constitutive du Cosmos, c'est-à-dire du monde, d'autrui et de soi, qui seule accomplit le programme de «la connaissance de soi». Vision dès lors impersonnelle, bien que singulière, qui n'appartient plus à un soi, mais qui appartient au monde, avant même que l'homme apparaisse, et qui lui survivra.

Le statut ontologique de l'être humain qui découle de cette conception de la connaissance de soi en termes de Vision replace celui-ci au sein du Cosmos, non pas comme un centre, mais comme un Pli qui dévie, réverbère la Lumière qui se diffuse et se propage dans toutes les directions. Cette réflexion n'ajoute rien, qu'on pourrait qualifier de spécifiquement anthropologique, mais au contraire retranche, opère une sélection en fonction de ce qu'il est utile de recevoir à tel moment donné. Ce qui fait, comme le dit Bergson, que «la perception d'un point matériel quelconque, dans son instantanéité, est infiniment plus vaste et plus complète que la nôtre, puisque ce point recueille et transmet les actions de tous les points du monde matériel, tandis que notre conscience n'en atteint que certaines parties par certains côtés⁵». La sélection est opérée chez l'être humain en fonction de facteurs sensori-moteurs, pratiques ou prag-

4. «Notre individualité se trouve dans les rapports [...] En dehors de nos rapports avec les autres nous ne sommes que de simples individus sans grande valeur. C'est le contact vivant qui s'établit entre nous et les autres êtres, les autres vies, les autres phénomènes qui constituent notre environnement, notre raison d'être. Dépouillés de nos contacts avec les humains, de nos contacts avec le soleil et le monde animé, nous ne sommes que des vessies pleines d'air. Notre individualité n'a aucun sens.» (D.H. Lawrence, «Nous avons besoin les uns des autres» dans *Éros et les chiens*, Paris, Christian Bourgois, coll. 10/18, n° 756, 1969, p.306-307).

5. Bergson, *Matière et Mémoire*, *op.cit.*, Ce qui caractérise le point matériel

matiques. Or, la Vision est purement spéculative, contemplative. Dans cet état, l'être humain atteint la neutralité d'un point matériel quelconque du cosmos. Il devient lui-même pur lieu de passage, la photographie déjà prise, l'image déjà existante, est simplement réfléchi, et c'est en cette réflexion que consiste le Pli en sa nature purement contemplative, spéculative ou spirituelle.

Le Pli est neutre, objectif. Le soi, en tant qu'entité, identité, est sensori-moteur, subjectif. Il consiste en une concrétion, une matérialisation de Lumière (ou d'énergie), une zone d'ombre. Il oppose une barrière à la diffusion en tout sens de la lumière. Dans la Vision comme moment ultime de «la connaissance de soi», le soi est «fondu», liquidé, liquéfié : il redevient lumière. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas un «soi» de la vision : la lumière elle-même est le seul «soi» de la vision. La Vision, comme Acte humain, renvoie le monde à lui-même, la Lumière à elle-même.

Parler d'un œil déjà dans les choses ou dans la matière, d'une Conscience déjà dans le monde, d'une Vision ou d'un regard déjà dans la Lumière, n'est pas anthropomorphisme. C'est tout le contraire : l'être humain n'est pas lui-même anthropomorphique, mais est fait de la même étoffe que l'univers. Si bien que l'œil, la conscience et le regard appartiennent à l'homme, parce qu'ils appartiennent d'abord à l'univers, et que l'homme, étant fils de celui-ci, hérite de ce qui lui appartient. Nous pourrions dire que ce n'est pas métaphoriquement que nous parlons d'un œil, d'une conscience, d'une vision de la matière comme éner-

quelconque, comme image déjà là, comme photographie déjà tirée. «c'est la nécessité où elle est d'agir par chacun de ses points sur tous les points des autres images, de transmettre la totalité de ce qu'elle reçoit, d'opposer à chaque action une réaction égale et contraire, de n'être enfin qu'un chemin sur lequel passent en tous sens les modifications qui se propagent dans l'immensité de l'univers». (p.186).

gie (lumière). Mais que c'est au contraire l'œil, la conscience et la vision appliqués à l'être humain qui constituent les métaphores de traits équivalents appartenant au cosmos. Il faut comprendre en effet en sa radicalité et en sa littéralité ce que nous disions au début : l'homme n'est pas fondamentalement différent du monde d'où il vient, où il va, et où il se trouve. La Lumière comporte déjà un œil, et c'est parce qu'elle est déjà un œil qu'elle peut former l'œil humain. La Vision est déjà là, et c'est parce qu'elle est déjà là que l'homme peut rencontrer cette Vision. Certes, des sédiments se déposent dans l'œil humain, un conditionnement s'établit, faisant de cet œil, d'abord cosmique, un œil «humain, trop humain». Et c'est par un travail d'ascèse, de dépouillement (constitutifs du processus de connaissance de soi), que l'homme peut s'ouvrir à cet œil originel, œil de l'esprit en tant que l'esprit opère le dépassement de la dimension anthropologique pour accéder à la dimension cosmique, et accueillir la Vision déjà flottante dans l'univers. L'esprit n'est pas dépassement du cosmos, transcendance par rapport à l'univers, mais vie de plain-pied avec l'univers. Comme le Dieu de Spinoza n'est pas transcendant par rapport à la Nature, mais strictement équivalent à celle-ci, comme Dieu immanent : *Deus sive Natura*.

Cette Vision peut être qualifiée de «mystique», mais à la stricte condition de ne pas en faire quelque chose d'extraordinaire. Ou plutôt, on peut dire que cette Vision est «extraordinaire» au sens où Spinoza dit, à la toute fin de *L'Éthique*, que «tout ce qui est très précieux est aussi difficile que rare⁶». C'est au sens où cette Vision s'acquiert, ou se rencontre, à la suite de tout un travail de dépouillement de soi, d'ascèse ou de connaissance au sens familier du terme. Mais en même temps, il faut dire que cette Vision est ce qu'il

6 Spinoza, *L'Éthique* dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p.596.

y a de plus simple, de plus «ordinaire». Elle est la Joie au cœur de la vie, qui est toujours déjà là, au-delà et au fond de toute tristesse, joie plus forte que la mort, sourde, profonde, inexplicable, joie qui «se fonde sur des raisons trop profondes pour être comprises ou pour se communiquer⁷». Elle correspond à la Vision dont parle Proust tout au long de son dernier livre inachevé, *Le Temps retrouvé*, qui donne «une joie pareille à une certitude, et suffisante, sans autres preuves, à rendre la mort indifférente⁸». Cette Vision exige sans doute une longue préparation, d'ailleurs à demi consciente d'elle-même, mais lorsqu'elle survient, au cours d'une promenade, ou à un moment où nous sommes assis et ne faisons rien, elle apparaît comme un Don, quelque chose d'absolument gratuit, qui arrive sans cause ni raison, et qui est aussi simple, aussi «naturelle» que le fait d'être en vie. Elle s'identifie à la solitude fondamentale de quelqu'un, une solitude qui n'est pas isolement, mais au contraire contact direct et immédiat, sans frontière, sans séparation, avec le monde environnant, celui-ci pouvant prendre, selon les circonstances, la forme d'une certaine composition de l'air, d'un enfant qui joue sur le trottoir, d'un oiseau qui s'ébat dans une mare d'eau. Cette Vision fait partie de la vie la plus quotidienne, elle s'infiltré entre les choses importantes de la vie, se glisse dans les interstices de nos préoccupations. Elle est comme l'herbe, selon Miller, «elle pousse entre, et parmi les autres choses⁹». Elle est le secret de la vie, au sens où celle-ci n'a pas de secret, ou n'a comme seul secret que

7. Henry Miller, *Sexus*, Paris, Buchet/Chastel, 1968, p.45.

8. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, Poche, n° 2123, 1954, p.222. Proust ajoute, au sujet de cette Vision : «Sans que j'eusse fait aucun raisonnement nouveau, trouvé aucun argument décisif, les difficultés, insolubles tout à l'heure, avaient perdu toute importance» (*Ibid.*, p.221). Spinoza disait semblablement, à l'intérieur de son système philosophique qui culmine dans la connaissance du troisième genre, comme Intuition ou Vision : «L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie» (Spinoza, *op.cit.*, p.547).

9. Henry Miller, *Hamlet*, Paris, Buchet/Chastel, 1956, p.49.

de se suffire à elle-même, de n'avoir d'autre sens qu'elle-même. Dans la Vision, d'un point de vue éthique, la vie se suffit à elle-même. La Vision ne sert à rien, n'apporte rien qu'elle-même. La «connaissance de soi» est ce qu'il y a de plus gratuit dans la vie. En cela consiste précisément sa valeur inestimable.

«Valeur inestimable», ce qui revient à dire, dans les termes de Nietzsche que la vie est inévaluable : elle ne peut être évaluée que d'un point de vue intérieur à la vie, alors qu'il faudrait qu'elle le soit d'un point de vue extérieur, ce qui est une impossibilité. La partie ne peut pas évaluer, juger le tout. L'inévaluable de la vie, l'inexplicable de la joie, sont corrélatives de l'invisible de la vision. N'est visible que l'objet de la vision, ou à la limite, le sujet, mais la vision elle-même est de la nature de la lumière, c'est-à-dire invisible par essence, pure transparence, «pur et éblouissant "Il y a" qui n'est soi-même *rien*¹⁰». C'est dire, en d'autres mots, que la Vision, comme connaissance de soi, comme Conscience, n'est pas consciente d'elle-même. C'est ce qui fait dire qu'elle est fondamentalement *rien*, un rien qui éclaire, et qui permet donc au monde, aux autres et à soi, d'*avoir-lieu*. «La lumière (ou la vision) donne le jour, mais ne se donne pas elle-même. Incolore, invisible, pur laisser-paraître, pur laisser-être. Atopique, elle est le sans-lieu qui donne lieu¹¹.» Ce Rien de la lumière ou de la vision (de la conscience, de la joie, du contact) est de la nature de ce dont parle Péguy : «Il n'y a rien eu. Et tout est autre. Il n'y a rien eu. Et tout est nouveau. Il n'y a rien eu. Et tout l'ancien n'existe plus et tout l'ancien est devenu étranger¹².» Un rien qui, de ce fait, est inexplicable, inévaluable, invisible, insondable, mais qui

10. Eliane Escoubas, «L'œil (du teinturier)» dans *Critique*, n° 418, mars 1982, p.234. L'analyse d'Eliane Escoubas porte sur le *Traité des couleurs* de Goethe, mais ce que dit celui-ci de la lumière concerne ici, directement, notre propos.

11. *Ibid.*, p. 236.

12. Charles Péguy, *Clio*, Paris, Gallimard, 1932, p.266.

pourtant donne sens, accomplit la connaissance de soi, est le sans-lieu qui donne lieu à soi, aux autres et au monde. Elle est le lieu sans lieu de la «révolution intérieure» dont parle Krishnamurti, et en quoi consiste la Vision. La Vision se trouve *entre* le sujet et l'objet, et en elle, sujet et objet sont fondus dans un processus qu'on peut qualifier d'extatique. Elle n'est rien à proprement parler, pur contact spirituel, par l'œil de l'esprit, qui lui aussi n'est rien à proprement parler. L'œil de l'esprit est l'œil qui se trouve déjà dans les choses, pur apparaître, pur il y a, pur avoir lieu. Cette vision est ontologique, est la condition de possibilité, de visibilité du monde, de soi et des autres. Elle est antérieure, ontologiquement, à tout ce qui est. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas la dire elle-même «être» : donc, elle n'est «rien». «La Lumière (ou la vision) n'est pas une substance, mais le transparaître du monde, l'Ouvert du monde¹³.» Elle est débordement, supplémentarité, excès, richesse, opulence, absurde gaspillage, prolifération, propagation dans toutes les directions, comme la Joie, comme la Vie. «La lumière (ou la vision) est ce qui, sans limites, débordant toutes choses, par une diluvienne inondation, porte le monde au paraître¹⁴.» La Vision est pur contact immatériel, incorporel, spirituel, *âme intemporelle*. Être-au-monde comme Contact, Être-monde comme Vision. L'être humain, le «soi» de la connaissance de soi, n'est pas un centre, mais un Pli sur lequel se réfracte la lumière, ce qui fait que celle-ci se trouve toujours à côté, latéralement, et que l'être humain la regarde obliquement, ou encore un Miroir sur lequel se réfléchit la lumière, ce qui fait que celle-ci se trouve toujours en face, et que l'être humain la regarde «dans les yeux». Et dans la vision, l'être humain n'est plus humain, n'est plus un être, mais est traversé par la lumière, qui est en elle-même vision, position dès lors qui n'est plus anthropologique, ni psy-

13. Eliane Escoubas, *op. cit.*, p.242.

14. *Ibid*

chologique, mais ontologique, métaphysique, position de pure transparence, de pure translucidité, position sans-lieu, hors-lieu, dimension spirituelle, qui est celle-là même de la Lumière. *Là où Matière = Esprit*. C'est-à-dire, dans les termes d'Einstein, Énergie. Dans ceux de Bergson, de Nietzsche, de Lawrence, de Miller, de Krishnamurti, de Foucault, de Deleuze, Vie. *Vie*, tel est le concept qui lie le cosmos, qui unit le soi, les autres et le monde. Autre nom pour Dieu, et qui a pour affect fondamental, la Joie. La Vision, comme connaissance de soi, est Âme, est Esprit, est Dieu, est Intensité, est Ivresse, est Cosmos, est Joie, une joie qui n'est pas d'ordre psychologique, mais ontologique, dans laquelle baigne, comme un poisson dans l'eau, toute la souffrance du monde. Le poisson a dans sa gueule l'eau salée de la mer, comme l'être humain a dans sa bouche l'eau de la vie. L'eau salée constitue les nageoires, les viscères du poisson, comme la vie construit le corps et la pensée de l'homme. Ce qui indique immédiatement que la relation est immanente, et non transcendante, et qu'il n'est pas plus possible pour l'homme d'évaluer ou de juger la vie, puisqu'il en fait partie, que pour le poisson de juger ou d'évaluer la mer. «Il n'y a» qu'à être comme poisson dans l'eau au sein de la vie. Ou qu'à couler sur le fleuve de la vie, comme dit Miller, qu'à suivre les courants, comme dit Cocteau¹⁵. C'est dans cette position, traduite positivement en «il y a», que consiste la vision, comme pur faire-paraître, laisser-paraître, pur transparaître, pur ouvert du monde.

Cette vision est celle de l'esprit, ou plutôt elle *est* esprit. L'esprit est précisément l'acte du corps entier, comprenant le cerveau, le cœur, les sens, c'est-à-dire pure ouverture, pur ouvert du monde. Le cerveau, comme l'œil, est un organe. Mais l'acte du cerveau, comme de l'œil, est vision. De même

15. «Faire la planche, se maintenir à la surface, doit être la politique d'un homme qui veut profiter du mystère des courants.» (Jean Cocteau cité dans Henry Miller, *Hamlet*, *op. cit.*, p 256).

que l'œil met directement en contact avec les choses, nous les fait voir là où elles sont, en elles-mêmes, et non en nous, le cerveau comme mémoire nous fait nous souvenir du passé là où il est, dans le temps, et non dans les neurones. L'acte de l'œil s'appelle regard, celui du cerveau (ou œil de l'esprit) vision. Le cerveau comme acte est d'emblée ouverture, c'est-à-dire esprit. Il est l'entre-deux où s'accomplit «la connaissance de soi». Le dualisme sujet-objet est fondu dans le monisme de l'esprit. Il n'y a plus une instance qui voit, ni une instance qui est vue. La vision, ou l'esprit, est donc *rien*, rien de ce que nous connaissons, rien de ce qui est. Mais ce rien n'indique aucun manque, est complètement positif. Comme la vie, il se suffit à lui-même, il s'autojustifie, tant qu'il procède, et en tant qu'il procède. Dans l'accomplissement de la connaissance de soi, il n'y a plus de «soi» à connaître, et il n'y a plus de «connaissance». Il n'y a que cet acte sans sujet et sans objet, que les «mystiques» ont aussi appelé Amour.

Pierre Bertrand

*Professeur au département de philosophie
du CEGEP Édouard-Montpetit*

Bibliographie

BERGSON, Henri, *Matière et Mémoire*, dans *Œuvres*, Paris, PUF, éd. du Centenaire, 1959.

-----, *L'évolution créatrice*, *ibid.*

CASTANEDA, Carlos, *Le voyage à Ixtlan, Les leçons de don Juan*, Paris, Gallimard, coll. Témoins, 1974.

-----, *Histoires de pouvoir*, Paris, Gallimard, coll. Témoins, 1975.

DELEUZE, Gilles, *L'image-temps*, Paris, Minuit, coll. Critique, 1985.

-----, *L'image-mouvement*, Paris, Minuit, coll. Critique, 1983.

ESCOUBAS, Eliane, «L'œil (du) teinturier» dans *Critique*, n° 418, mars 1982.

GOETHE, *Traité des couleurs*, Paris, Triades, 1973.

KRISHNAMURTI, *Se libérer du connu*, Paris, Stock + Plus, 1977.

-----, *L'éveil de l'intelligence*, Paris, Stock + Plus, 1980.

LAWRENCE, D.H., *Éros et les chiens*, Paris, Christian Bourgois, coll. 10/18, 1969.

-----, *Homme d'abord*, Paris, UGE, coll. 10/18, 1968.

MILLER, Henry, *Sexus*, Paris, Buchet/Chastel, 1968.

-----, *Le temps des assassins, Essai sur Rimbaud*, Paris, Pierre Jean Oswald, coll. La source de la liberté, n° 6, 1970.

NIETZSCHE, «Crépuscules des Idoles» dans *Œuvres philosophiques complètes*, t. VIII, Paris, Gallimard, 1974.

-----, «Ecce Homo» dans *Ibid.*

PROUST, Marcel, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, Poche, n° 2123, 1954.

-----, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, coll. Idées, n° 81, 1954.

SPINOZA, «L'Éthique» dans *Œuvres complètes*, Paris Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

-----, «Traité des Autorités théologiques et politiques» dans *Ibid.*